

UNE AFFAIRE BACLÉE



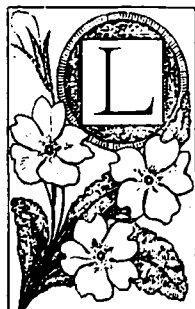
CHER PETIT JESUS,

Comme je vous aime beaucoup, j'espère que vous m'aimez aussi. Si vous voulez que nous restions amis, il faudra que vous m'envoyiez pour le jour de l'An une belle traine sauvage, et s'il y en a dans le ciel pour mon poignet, un joli petit bracelet. Comme mon oncle m'a dit qu'elle n'a pas d'argent pour en acheter dans les magasins, je ne compte que sur vous. Je vous embrasse.

Votre amie pour la vie,

NELLIE.

LE CHOIX DE BETSY



ORD Kavenecets donnait en son salon, l'un des plus beaux de Londres, un bal costumé tout à fait féérique.

Rien ne prête au luxe et à la richesse de la parure et des ornements comme ce genre de fête, où toutes les époques viennent se confronter, se coudoier et lutter ensemble de grâce, de coquetterie et de distinction. Aussi les bijoux précieux, les rubis, les saphirs, les diamants étaient-ils, ce soir-là, répandus à profusion sur les flots de satin, de moire, de velours, de broderies d'or et d'argent, pour produire un étincellement aussi varié que lumineux et chatoyant.

La salle elle-même, admirablement décorée, eût semblé au premier coup d'œil écrasante pour les danseuses ; mais celles-ci s'étaient tellement signalées par leur élégance qu'il n'était pas de cadre assez brillant pour les éclipser. C'était un véritable bouquet de fleurs vivantes dont l'éclat était incomparable, et éblouissant. On sentait qu'on avait voulu faire honneur à lord Kavenecets, banquier opulent, que l'on citait dans Londres comme un des princes de la finance.

Le lord, plus habitué aux opérations de Bourse

qu'au commerce des jolies femmes, n'était pas lui-même très amateur de bal et de soirées mondaines, mais son cœur de financier avait certain côté vulnérable ; et deux jeunes filles : miss Betsy et miss Jenny avaient su découvrir ce bon endroit, s'étaient par là si bien introduites dans la place qu'elles y régnaient en maîtresses absolues et que lord Kavenecets ne résistait jamais au désir de leur être agréable.

Betsy était sa fille et Jenny sa nièce ; mais il les avait élevées l'une aussi bien que l'autre, ayant perdu presque en même temps sa sœur et sa femme, quand les enfants vinrent au monde. De plus, le père de Jenny, grand armateur, avait péri sur son navire peu de temps avant la naissance de l'enfant, qui revint alors comme un héritage de famille à l'oncle banquier.

Lord Kavenecets ne renonça pas à cette succession : il sut, au contraire, en accepter si bien les charges et les bénéfices qu'il en était arrivé à recueillir une moisson de tendresse et d'amour filial. Ses deux filles l'adoraient ; et c'est pour leur complaire qu'il donnait ce fameux bal qu'elles avaient accueilli avec un égal plaisir.

Betsy et Jenny s'aimaient en sœurs, quoique ayant des natures et des caractères bien différents.

La première était blonde, comme le sont les vraies filles d'Albion, rêveuse et sentimentale.

La seconde, par un contraste frappant, offrait un type se rapprochant de l'espagnol : brune, vive,

enjouée, elle avait l'esprit pétillant et la démarche empressée. Ses décisions étaient promptes et ses réflexions rapides ; elle cédait à son élan, à une impulsion de son cœur, alors que Betsy interrogeait le sien. Dans un parti à prendre, Jenny aurait eu le temps de se décider, d'accomplir même la chose projetée, pendant que Betsy n'en était encore qu'à réfléchir.

Mais cette grande divergence, loin d'être pour les jeunes filles une cause de mauvaise entente, les unissait plus intimement peut-être ; elles sentaient qu'elles se complétaient l'une par l'autre ; et la confiance la plus entière régnait entre elles, mettant en commun leurs plus secrètes pensées.

Toutes deux très recherchées en mariage, autant pour leurs qualités réelles (il était permis de le croire), que pour leur immense fortune, les filles du Lord avaient jusqu'alors décliné toute espèce de choix ; pourtant elles arrivaient à l'âge où il allait falloir songer sérieusement à cette clause importante dans l'existence ; et le banquier lui-même, qui ne prodiguait pas ses paroles, leur avait dit un jour, avec un gros soupir :

« Vous ne pouvez toujours rester avec votre vieux père, il sera temps, fillettes, de prendre chacune un mari. »

— Mais, dit Betsy, le difficile est de le trouver.

— Vous n'avez, il me semble, que l'embarras du choix.

— C'est de cet embarras précisément qu'on ne peut sortir.

— Parce que Betsy pèse trop toutes choses, dit la vive Jenny.

— Jenny, sans doute, reprit le banquier, irait plus vite en besogne !

— Certes !

— Que ne commence-t-elle alors ?

— Il est convenu que nous nous marions le même jour, puisque nous sommes nées la même année ; et j'ai promis à Betsy de ne faire mon choix qu'après le sien. Quand elle sera décidée, je ne la ferai pas attendre.

— On dirait vraiment que ce petit cœur a déjà parlé.

— Je ne l'ai point encore écouté ; mais il parlera quand le lord-maire lui en aura donné la permission. Je ne suis pas de celles qui se montent la tête à l'avance en se créant un idéal qui ne sert qu'à leur faire trouver ensuite la réalité plus décevante. Tous les jeunes gens de notre monde ont la même instruction, la même distinction, la même politesse ; tous ont un caractère plus ou moins fantaisiste, qu'ils dissimulent de leur mieux sous des formes élégantes, sous une sorte de vernis, dont on ne peut guère soulever l'enveloppe et qui présente à peu de chose près la même apparence.

— Tu ne voudrais, cependant pas, folle sœur, accepter le premier individu qui viendrait à toi.

— Non, sans doute ! mais je ne voudrais pas non plus étudier toute la ville de Londres et passer de longs jours à méditer sur telle qualité ou tel défaut que j'aurais cru découvrir et qui se trouverait être ensuite tout l'opposé de mon étude. Vois-tu, ma chère, pour moi, le mariage, au milieu de l'énorme quantité de monde qui nous est présenté, c'est une loterie ; et ce n'est pas lorsqu'on a retourné dans ses mains un nombre considérable de numéros que l'on est plus sûr d'avoir pris le bon.

— Alors, suivant toi, nous avons trop de connaissances, pour les bien connaître.

— Certainement ! la plus grande étendue rend le choix plus difficile. Moi, je simplifierais les choses.

— Que ferais-tu ?

— Je formerais dans mon esprit un petit noyau de jeunes gens sympathiques que mon oncle nous aurait désignés comme étant de bonne famille et pouvant nous convenir comme moralité, puis je tirerais, au hasard, celui qui me plairait le mieux.

— Ce n'est pas sérieux !

— Si vraiment ! Je gage, moi, de choisir ton mari et le mien dans un bal de carnaval et que nous n'en soyons pas plus malheureuses pour cela.

— Eh bien ! je m'engage à le donner ce bal, dit lord Kavenecets ; et nous verrons bien si la petite Jenny y conserve ses principes qui ne manquent pas au fond de philosophie.